



Les âges de la réduplication

Marie-Albane Watine

► To cite this version:

Marie-Albane Watine. Les âges de la réduplication. Semen - Revue de sémio-linguistique des textes et discours, 2014, Pragmatique de la répétition, 38, pp.55-73. hal-01228720

HAL Id: hal-01228720

<https://hal.science/hal-01228720>

Submitted on 18 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les âges de la réduplication

Marie-Albane Watine (BCL, Université Nice Sophia-Antipolis, CNRS, MSH de Nice)

De toutes les figures de répétition, celle qui consiste à redire exactement et immédiatement deux fois la même chose représente sans doute la forme la plus pure – et apparemment la plus rudimentaire. Cette figure nommée réduplication, que nous avons pu définir comme une « répétition immédiate et iso-fonctionnelle d'un quelconque segment textuel » (Watine 2012a : 151), pose cependant, en dépit de son apparence formelle simple, des problèmes pragmatiques et énonciatifs extrêmement fins. Dans les études qui lui sont consacrées, elle a presque constamment été associée à l'expression de l'intensité ; pourtant, elle est susceptible d'effets de sens variés voire opposés, au point que G. Molinié disait d'elle : « c'est à une condensation **ou** à une dilution sémantiques uniques que tend la figure de multiplication des signifiants » (1994 : 106). Et en effet, si « il faut être génial, génial, génial »¹ est justiciable d'une interprétation élatrice (marquant le haut degré), un énoncé comme « génial, génial, comme tu y vas ! » relèverait d'une toute autre lecture, plus atténuative. Les réalisations de la réduplication sont ainsi loin d'être homogènes : on peut y repérer, comme on le verra, plusieurs sous-types nettement différenciés.

Pourquoi est-ce surtout le type intensif qui a retenu l'attention ? Sans doute parce que sous ses diverses dénominations², c'est en terme d'insistance et de degré que la figure a régulièrement été définie dans les traités classiques, notamment chez Fontanier³. Est-ce à dire que les types plus atténuatifs n'existaient pas avant une certaine date, ou qu'ils étaient trop rares pour être mentionnés par les commentateurs ? L'hypothèse mérite d'être envisagée. Les diverses formes de répétition, surtout lorsqu'elles s'interprètent comme des figures, ont une histoire : elles connaissent un avènement et subissent des phénomènes de mode ou de désaffection liés à des facteurs d'ordre social, culturel, politique et esthétique.

Or, cette vie des figures mérite pleinement d'être prise en compte dans tout travail interprétatif ; l'effet pragmatique notamment, pas plus qu'il n'est pensable hors d'un corps social déterminé, n'est analysable hors de l'historicité des discours. L'étude des évolutions formelles et structurelles des figures de répétition dans les textes littéraires constitue ainsi un prérequis à une pragmatylistique⁴ historicisée, qui interpréterait les figures et leurs effets en relation avec une histoire des formes. C'est dans ce cadre que nous nous proposons de nous interroger sur les conditions d'émergence de la réduplication, sur ses variations de fréquence,

¹ Reverdy, *Le Livre de mon bord : notes. 1930-1936*, Paris, Le Mercure de France, 1948, p. 118.

² Notamment « pallilogie », « épizeuxie » ou « duplication ». Voir M. Frédéric, *La Répétition. Étude linguistique et rhétorique*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1985, en particulier p. 23, 24 et 46.

³ La réduplication « redouble, dans le même membre de phrase, quelques mots d'un intérêt plus marqué, ou sur lesquels la passion appuie avec plus de force », Fontanier, *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1977, p. 330.

⁴ Pragmatylistique dont les cadres ont été définis par les travaux d'Anna Jaubert depuis son ouvrage fondateur de 1990.

sur l'apparition tardive de certains de ses sous-types et sur les facteurs explicatifs de cette diversification dans l'histoire de la langue – ou du moins dans l'histoire de la langue littéraire, puisque c'est ce corpus qui nous intéressera ici au premier chef.

1. Histoire d'ensemble et typologie

La réduplication n'a pas toujours été aussi fréquente qu'elle l'est dans les productions littéraires contemporaines. Pour étayer ce qui n'était au départ qu'une intuition, nous nous sommes fondée sur le corpus Frantext, qui comprend plusieurs milliers de textes littéraires datés de 1180 à 2012⁵. Le mode de recherche sur Frantext (pas plus que d'autres logiciels lexicométriques, à cette date) n'autorisant pas des saisies du type « X, X », nous avons constitué un corpus artisanal en procédant à une centaine de sondages sur des réductions forgées, le plus souvent de lexies uniques, parfois de syntagmes ou d'énoncés⁶. Ce corpus, certes imparfait, comporte toutefois plusieurs milliers d'occurrences, ce qui permet aux résultats d'atteindre une certaine fiabilité, de mettre en évidence des tendances et des points de seuil.

Enfin, après une première observation, et pour tenir compte de certaines données de l'histoire littéraire⁷, nous avons partagé le corpus en deux ensembles, avant et après 1850, puis à l'intérieur de ce second corpus, avant et après 1920. Le nombre de mots du corpus Frantext étant variable dans ces trois périodes, un calcul proportionnel tenant compte du nombre de mots par corpus s'impose pour établir des variations de fréquence. Outre l'étude purement chiffrée, il est également fondamental d'examiner les listes d'occurrences en considérant les contextes d'apparition des occurrences, en terme de genres, d'auteurs particulièrement représentés et de cotexte, pour affiner l'analyse. Lors d'un précédent travail (Watine 2013) portant sur ces variations, nous avons dégagé quelques conclusions dont nous ne reprenons ici que les grandes lignes, avant de poursuivre l'investigation :

⁵ On sait toutefois que le corpus Frantext n'est pleinement homogène ni en terme de périodes (environ 20% des références sont postérieures à 1950), ni en terme de genres. C'est toutefois le seul corpus littéraire à offrir un ensemble de plus de 4500 références et à autoriser des recherches allant du XII^e au XXI^e siècle.

⁶ A titre d'exemples, pour les adjectifs, nous avons recherché les réductions de douze adjectifs fréquents (« joli », « rapide », « beau », « grand », « petit », « gros », « heureux », « fou », « malade », « vrai », « pâle », « fidèle »), auxquels nous avons ajouté pour certains leurs formes fléchies. Pour les marqueurs discursifs, le corpus comprend les réductions de « oui », « non », « si », « mais », « je sais », « allons », « allez », « tiens » et « là ». Pour les verbes, nous nous sommes concentrée sur « parler », « répéter », « marcher », « venir » et « dormir », à différents personnes et temps (imparfait, présent, impératif présent, subjonctif présent avec béquille), avec et sans sujet (« il parle, il parle » et « parle, parle »). Nous avons également recherché les réductions de pronoms (notamment personnels et indéfinis), noms (déterminés ou non), adverbes et conjonctions, ainsi que quelques phrases du type « je ne sais pas », « je ne veux pas ». Nous ne nous sommes pas interdit d'ajouter à ce corpus des occurrences trouvées au hasard de nos lectures ou aimablement transmises par des collègues.

⁷

Pour plus de détail sur cette partition, nous renvoyons à Watine 2013.

1. Selon les catégories grammaticales considérées, la reduplication est entre 2 et 8 fois plus rare avant 1850 qu'après cette date ; avant 1850, elle apparaît presque uniquement dans des genres dialogaux, textes de théâtre, genre épistolaire ou dialogues de roman⁸.
2. Après 1850, au moment de l'autonomisation du champ littéraire, elle se généralise d'abord dans le discours, puis apparaît dans le récit à partir de la fin du siècle. On la trouve très régulièrement chez des auteurs qui, comme Sue, Vallès, Goncourt ou Zola, ont affirmé précocement un intérêt théorique et pratique pour la langue parlée. L'ancrage générique et esthétique de la reduplication en fait donc une figure privilégiée de la stylisation du parlé, ce qui peut s'expliquer par ses caractéristiques syntaxiques, énonciatives et prosodiques.
3. De façon très imprévue toutefois, la fréquence de la reduplication ne connaît pas d'augmentation notable après 1920, au moment du triomphe du « roman parlant » décrit par J. Meizoz (2001), de l'entrée de la « bande sonore » (J.-P. Martin 1998) dans le roman, cet « âge vocal » (G. Philippe 2009) où le parlé envahit une partie de la prose romanesque, récit compris.

Sur ce dernier point donc, l'évolution de la fréquence est inattendue et ne recoupe pas les données de l'histoire littéraire. On peut alors soulever la question suivante : si la figure n'évolue plus en termes quantitatifs, subit-elle à ce moment là une évolution plus qualitative, touchant à la répartition de la fréquence de ses sous-types ? Comme nous le soulignons plus haut, la reduplication peut en effet se décliner en un certain nombre de sous-types susceptibles d'interprétations diverses. Il est temps de préciser ce point ; nous distinguerons tout d'abord quatre types de reduplication, en fonction des différentes natures de dialogismes et de confrontation de points de vue⁹ qu'elle met en jeu.

1.1. Types reposant sur un dialogisme interlocutif

Type 1 : Confirmation du dit.

Voici quelques exemples de ce premier type :

(1) Sganarelle. - Allons, te dis-je.

Martine. - Je n'en ferai rien.

Sganarelle. - Viens, viens, viens¹⁰.

(2) La duègne. - C'est bien vous qui venez, et pour cette nuit même, d'adresser ce message à quelqu'un qui vous aime, et que vous savez bien ? (...)

Don César. - Oui, c'est moi, moi, te dis-je¹¹ !

(3) Je ne veux pas qu'une pareille légende s'établisse. - Elle s'établira pourtant, répliqua Quéfasse. - Oui, oui, dirent Paracole et Catogan, elle s'établira ! elle s'établira¹² !

⁸ Cette différenciation selon les genres serait naturellement à approfondir, et il faudrait sans doute créer des corpus génériques distincts – ce que nous ne pouvons faire toutefois dans le cadre de ce travail.

⁹ Nous nous inscrivons ici dans le cadre de l'analyse pragma-énonciative des figures, notamment illustrée dans Rabatel éd. (2008).

¹⁰ Molière, *Le Médecin malgré lui*, Paris, Hachette, 1881 [1667], p. 46.

¹¹ Hugo, *Ruy Blas*, Paris, Ollendorf, 1905 [1838], p. 438.

(4) La vie est belle, belle, belle ! Oh ! dis-le-moi¹³.

Ce type de reduplication, qui est le seul à admettre la triplication, concerne un très grand nombre de reduplications de verbes (comme en (1)), de pronoms (2), d'énoncés (3) ou d'adjectifs (4). On l'étudie généralement en termes d'intensification (comme Richard 2005), parfois analysée en termes iconiques (Hammer 1997)¹⁴ : la multiplication des termes signifierait analogiquement l'insistance ou le haut degré. Pour nous, ce type gagne cependant à être analysé sous l'angle du dialogisme. Dans la première occurrence du terme répété, le locuteur pose un énoncé porteur d'un point de vue, mais, supposant que l'interlocuteur va en contester la pertinence ou la portée pragmatique, il réaffirme son dit – ce qui est sensible en (2), avec le commentaire métadiscursif de réaffirmation « te dis-je ». La figure constitue un fait de dialogisme interlocutif, dans lequel « la parole du locuteur repose sur des hypothèses qu'il construit quant à l'écoute et à la compréhension de ses partenaires » (Vion 2006 : 108). Le test d'intercalation d'un « oui » ou d'un « je dis bien » entre les termes répétés, opératoire dans ce sous-type, atteste de la dimension à la fois interlocutive, métadiscursive et confirmatrice de ces répétitions.

Tous les cas de reduplications intensives, comme (4), peuvent selon nous être rattachés à ce type : l'intensité n'y est qu'un effet de la traversée de l'objection venue de l'extérieur, et de la confiance réaffirmée du locuteur dans la pertinence des termes qu'il a initialement choisis.

La reduplication de verbes peut parfois constituer une variante différente. En voici un exemple :

(5) Et voici Montesquiou, qui vient me souhaiter la bonne année et, jusqu'à sept heures et demie, parle, parle avec son verbe imagé et verveux¹⁵.

Bien que l'intercalation d'un « oui » soit possible, elle est moins naturelle ; la figure marque ici autant la réaffirmation oppositionnelle que l'expression iconique d'un aspect itératif ou continuatif, comme l'indique la substitution possible par une périphrase aspectuelle : « il ne cesse de parler ».

Type 2. Reprise-écho dissensuelle.

(6) - Il y a longtemps que vous vous passionnez pour la nature ? demanda Brancadier (...).
- La nature, la nature, c'est vite dit¹⁶.

¹² Queneau, *Saint-Glinglin*, Paris, Gallimard, 2003 [1948], p. 180.

¹³ Éluard, *Dialogue des inutiles*, Paris, Gallimard, 1990 [1914], p. 753.

¹⁴ Toutes deux apportent des correctifs à l'interprétation intensive, la première en déplaçant le haut degré sur la prise en charge énonciative, la seconde en excluant la reduplication infralexicale des mécanismes iconiques.

¹⁵ E. et C. de Goncourt, *Journal : mémoires de la vie littéraire. T. 4 : 1891-1896*, Paris, Fasquelle et Flammarion, 1959 [1896], p. 900.

Cet exemple ne supporte pas l'intercalation d'un « oui » ou d'un « je dis bien » entre les deux termes de la reduplication. Comme l'indique le commentaire métadiscursif qui suit souvent, le segment redupliqué est une citation par L2 du dit de L1, et l'ensemble de la reduplication a pour fonction de souligner le dissensus interlocutif : dans ces reprises-échos conflictuelles, « L2 reprend le propos tenu antérieurement (les mots que vient de prononcer L1), mais il le réenonce en interprétant l'énoncé de L1 à sa manière, et en le faisant dialoguer avec son propre point de vue » (Barbériis 2005 : 160). La reduplication est à la fois tournée vers l'arrière (la reprise d'un dit antérieur), mais elle annonce aussi un avant (la formulation à venir d'un point de vue dissensuel) ; elle sert ainsi la progression thématique¹⁷.

Certains cas qui semblent de prime abord appartenir au type 1 ressortissent en réalité à ce type dissensuel :

(7) Ben, je ne suis pas malade, malade, mais ça ne va pas¹⁸.

Dans ce type d'occurrence, le locuteur indique qu'il ne se situe pas au centre de la notion « malade » (l'attracteur, en termes culioliens¹⁹), mais à sa frontière. On se rapproche de l'expression d'un haut degré, mais l'intercalation d'un « je dis bien » ou d'un « oui » est impossible : c'est que la reduplication est en réalité une citation – ici, le locuteur feint de mentionner le discours de quelqu'un qui dirait de lui « tu es malade, malade ! » pour mettre à distance cette catégorisation abusive.

1.2. Types reposant sur l'autodialogisme

Deux autres types ressortissent à ce que J. Authier-Revuz appelle l'« autodialogisme ». Celui-ci correspond à une sorte de « dialogue de l'énonciateur avec lui-même qui réagit à sa propre parole, occupant à la fois, à l'intérieur du processus énonciatif, les deux pôles d'émission et de réception de l'interlocution » (1995 : 152).

Type 3. Glose spécifiante.

(8) sur mon corps, mon corps incapable²⁰

(9) mes habitudes, mes habitudes dominicales je veux dire²¹.

¹⁶

Romain Gary, *Gros-Câlin*, Paris, Gallimard, 1974, p. 168.

¹⁷

Sur les rapports entre reduplication et progression, voir Watine 2012b. Le rôle de la répétition à l'identique dans la progression est toutefois plus net dans le cas des répétitions de relance, qui ne sont pas immédiates et n'appartiennent donc pas aux reduplications : sur relance et progression, voir Richard et Noailly, 2013.

¹⁸

Guy Chepfer, *Saynètes*, Metz, Editions Cherpenoise, 1983 [1922], p. 147.

¹⁹

« Le domaine se compose d'un intérieur (valeurs positives) muni d'un centre (qui fournit la valeur typique et je parlerai de centre organisateur ; ou la valeur par excellence – haut degré élatif – et je parle d'attracteur) » (Culioli 1990 : 29).

²⁰

Samuel Beckett, *L'Innommable*, Paris, Minuit, « Double », 2004 [1953], p. 23.

²¹

Samuel Beckett, *Molloy*, Paris, Éditions de Minuit, 1951, p. 132.

Le segment rédupliqué peut être considéré comme une énonciation seconde du locuteur, qui revient sur son dit pour le préciser, qualifiant implicitement la première énonciation d'incomplète. Ces occurrences sont des cas particuliers de « reformulations avec réitération du même lexème » (Richard 2008). Le deuxième segment fonctionne comme une glose de reformulation à visée spécifiante, comme en atteste le marqueur de glose (Steuckardt 2005) « je veux dire » en (9).

Type 4. *Dédit*.

(10) J'enlevais souvent mes chaussures quand je me couchais, je veux dire quand je me composais (composais !) à dormir²².

Dans ce type rare, la ponctuation signale que le terme rédupliqué constitue une énonciation secondaire qui vient « remettre en cause, sans l'amender, le terme initialement choisi » (Watine 2012b). On peut associer à ce type nombre de quasi-réduPLICATIONS qui comportent un « enfin » ou un « que dis-je » intercalaire :

(11) Ils préféraient descendre au foyer regarder la télévision, enfin regarder, plutôt écouter²³.

La typologie que nous proposons permet d'appréhender la figure comme un probable marqueur de dialogisme. Cependant, il faut admettre que certaines occurrences entrent malaisément dans cette quadripartition, et notamment deux cas :

- la réduplication de marqueur discursif est un cas à part. Les marqueurs discursifs sont des unités invariables pragmatiques, comme *oui*, *allons*, *OK*, *tiens*, *écoute*, qui « appellent le plus souvent une situation d'interlocution » et qui « servent au locuteur à se positionner par rapport à son discours ou par rapport au discours de l'interlocuteur » (Dostie 2008 : 6). Souvent, la répétition de ces marqueurs ne produit pas d'intensification, mais elle adoucit au contraire un possible FTA (Face Threatening Act), susceptible de porter atteinte à la face de l'interlocuteur. Ainsi un « non non », loin de marquer une réaffirmation oppositionnelle du dit, minore l'opposition des points de vue et laisse ouverte la possibilité d'une « coorientation avec la position du co-énonciateur » (Floricić et Mignon, 2007 : 57).

- La réduplication de mots grammaticaux est également à part :

(12) écoute, dit-elle encore, je... je ne veux pas... je ne sais pas comment te le dire²⁴...

(13) J'attribuerais volontiers une partie de mes, de mes infortunes à ce désordre auditif (...)²⁵.

²² Samuel Beckett, *Premier Amour*, Minuit, 1970, p. 41.

²³ Hervé Guibert, *Des aveugles*, Paris, Gallimard, 1993, p. 32.

²⁴ Boris Vian, *L'Arrache-cœur*, Paris, Hachette, 1994 [1953], p. 81.

²⁵ Samuel Beckett, *Malone meurt*, Minuit, « Double », 2004 [1951], p. 54.

Dans ces exemples, la réduplication grammaticale est un « ratage » (Barbérís et Maurer 1998) qui manifeste le retard de la programmation linguistique sur la réalisation effective de l'énoncé. Dans le discours oral spontané, piétiner sur les termes grammaticaux fait partie des « latences d'initialisation » qui fournissent au locuteur le temps matériel de poursuivre la planification phrastique²⁶. Dans l'écrit littéraire, il s'agit plus exactement de la stylisation d'un ratage – la répétition, de contrainte, y devient variation figurale.

Il est temps de voir à présent quelle est l'influence de l'histoire des formes littéraires sur la répartition des six types de réduplication que nous venons de distinguer.

2. Histoire des sous-types : des marqueurs discursifs aux ratages du dire

On a vu qu'il est difficile d'expliquer pourquoi la figure, en termes de fréquence globale, ne connaît pas une fortune plus brillante à l'âge du roman parlant, c'est-à-dire dans l'entre-deux-guerres, période où s'épanouissent les recherches sur le parlé aussi bien en pédagogie (avec Freinet) qu'en linguistique (avec Vendryes et Bally) et en littérature (Ramuz, Cendrars, Céline, Queneau...).

C'est que si la fréquence d'ensemble de la figure ne connaît plus de variation remarquable, la répartition quantitative des sous-types connaît, elle, une réorganisation profonde. L'examen des listes d'occurrences du corpus rapportée à notre typologie nous a ainsi amenée à distinguer quatre grandes périodes, quatre âges de la figure. Nous les présenterons sous une forme chronologique, selon une périodisation nécessairement schématique, les évolutions étant toujours progressives – mais toutefois assez bien dessinées dans le cas de cette figure.

2.1. Avant 1850 : l'âge des marqueurs discursifs

Le seul type de réduplication que l'on voit apparaître très fréquemment avant 1850 est celle des marqueurs discursifs, que l'on trouve rédupliqués très tôt, dès les textes médiévaux pour *non, non*, et dès la Renaissance pour les autres marqueurs. Les occurrences se trouvent toujours dans des textes dialogaux, particulièrement au théâtre (Molière, Quinault, Marivaux notamment), les lettres (Sévigné) et les contes (Perrault) :

(14) Le Roi. Non, non. Ains que partez de cy, Amille, la fiancerez²⁷.

(15) Allons, allons, je suis votre servante, je n'ai pas envie de rire²⁸.

(16) Là, là, mon fils, doucement. Comme il m'aime ; quel plaisir d'être aimée comme cela²⁹ !

²⁶ La psycholinguistique explique d'ailleurs ces stases dans le discours oral spontané : la variété et la complexité des tâches cognitives d'un locuteur font que celui-ci n'a pas le temps de planifier tout l'énoncé avant de commencer à le proférer ; le style parlé littéraire mime ici ces contraintes.

²⁷ Anonyme, *Miracle de Nostre Dame*, Paris, Société des Anciens Textes Français, Firmin Didot, 1879 [1365], p. 42.

²⁸ Molière, *Le Malade imaginaire*, Paris, Hachette, 1886 [1673], p. 425.

²⁹ Marivaux, *La Double Inconstance*, Paris, Gallimard, 1964 [1724], p. 215.

Dans les deux corpus que nous avons constitués (avant et après 1850), les chiffres concernant les marqueurs discursifs ne marquent pas la même progression que ceux des autres classes grammaticales rédupliquées. Ainsi, la fréquence d'*allons*, *allons* ou de *non*, *non* est moindre après 1850 qu'avant, alors que pour les autres classes grammaticales (adjectif et verbe par exemple) elle est multipliée par deux au moins entre ces deux périodes (voir Watine 2013). A titre d'exemple, voici le tableau concernant les chiffres de *allons*, *allons* et *non*, *non* :

	Nombre de mots du corpus (N)	Occurrences de <i>non</i> , <i>non</i> (n)	Fréquence relative (millionnières)	Occurrences d' <i>allons</i> , <i>allons</i>	Fréquence relative (millionnières)
Avant 1850	105 817 536	2760	26,1	309	2,92
Après 1850	165 781 682	3395	20,5	423	2,55

Les marqueurs discursifs, en tant qu'unités pragmatiques, représentent une classe naturellement sensible à la reduplication (Dostie 2004 : 32 et 2007 : 230), et ce dès les premiers textes de notre littérature ; la modernité semble délaisser ces reduplications trop courantes pour inaugurer de nouveaux types.

2.2. 1850-1920 : l'âge des confirmations et des reduplications aspectuelles

A partir de 1850, la figure devient moins rare, et un nouveau type apparaît : la reduplication élativité de l'adjectif (type 1 de notre typologie) se fait courante dans ces décennies, surtout à partir des années 1880. D'autre part, certains auteurs pratiquent régulièrement la reduplication de verbes, qui était exceptionnelle jusque-là à un autre mode que l'impératif. A titre d'exemple, considérons le verbe « parler » : s'il existe des occurrences de « parle, parle » à l'impératif présent avant 1850, surtout dans les textes dramatiques du XVII^e, on ne trouve aucune occurrence de « il parle, il parle » ni de « il parlait, il parlait » avant 1878, alors qu'il y en a respectivement 14 et 9 après ; et aucune occurrence de « parlait, parlait » avant 1862, pour 40 après. Les recherches sur « marcher » donnent des résultats similaires.

Cet extrait des Goncourt fournit comme un résumé de cette créativité des années 1880 touchant au verbe et à l'adjectif :

(17) un cabinet où mon ami était malade, malade, vomissait, vomissait, vomissait avec l'apparence de transport au cerveau³⁰.

La figure apparaît de façon privilégiée dans l'écriture artiste et impressionniste. Elle connote l'oralité par la simplification lexicale et syntaxique qu'elle autorise en défaisant les rapports de dépendance et d'incidence : en effet, elle met en œuvre un matériel lexical minimal, et elle évite de recourir à des adverbes de degré ou à des périphrases aspectuelles.

A cette époque, une évolution notable se fait également jour dans le contexte d'apparition de la figure : à partir de 1870, on commence à la trouver - exceptionnellement il est vrai - dans le récit, sous la plume de Daudet d'abord, puis celle de Loti.

2.3. À partir de 1920 : reprise-écho et latence d'initialisation

Dans la décennie 1920, l'entrée de la reduplication dans le récit est acquise, même si celui-ci n'en constitue pas, loin s'en faut, le contexte privilégié. Tous les types précédemment expérimentés demeurent vivaces ; mais des types particulièrement novateurs font aussi leur

³⁰

Journal : mémoires de la vie littéraire, t. 3, 1879-1890, Paris, Bouquins, 2004 [1890], p. 1012.

apparition. C'est le cas notamment de la reprise-écho (type 2). Nous n'en avons pas trouvé d'occurrences avant 1910, chez Péguy ; il se diffuse chez des écrivains de l'âge vocal comme Céline ou Queneau :

(18) Il est humain en tant qu'il est poète, dit Saxel bienveillant, et poète en tant que mathématicien. - Poète ! poète ! s'exclama Anglarès, voilà qui est vite dit³¹.

(19) je suis assez vieux, je pose les clous, vogue la galère !... salut !... galère ! galère ! vite dit³² !

D'autre part, on voit également se généraliser dans ces décennies les reduplications de ratage, sur les mots grammaticaux. Celles-ci n'étaient pas absentes de la langue littéraire avant cette période – mais elles n'étaient pratiquées que par une petite poignée d'auteurs, et globalement fort rares : on ne trouve que 86 occurrences de *je... je* avant 1920, contre 301³³ après : la fréquence, qui tient compte de la taille des corpus respectifs, est multipliée par plus de trois – elle passe de 0,56 à 2,64 (millionnièmes). On peut noter un pic intéressant dans la période 1920-1950 : les textes miment ainsi les ratés de l'oral spontané, au moment même où la linguistique s'y intéresse également. On en trouve de très nombreuses occurrences chez Bernanos et Martin du Gard. Ce type reste régulièrement pratiqué jusque dans les dernières décennies :

(20) Mais mais... je je... pensais que... moi qui, moi que... je³⁴...

2.4. À partir de 1950 : discours rapporté (DR), dédit et ponctuation

Réduplication et hybridation énonciative

C'est surtout à partir de l'après-guerre que la figure devient un signal de la prise de parole effective d'un locuteur second, ou un embrayeur de point de vue d'un énonciateur second.

En effet, en raison de sa composante dialogique, elle est un puissant marqueur de subjectivité du locuteur. Pour Ann Banfield d'ailleurs (1995 : 36-37), la répétition immédiate fait partie des expressions qui appartiennent non à une phrase (un « nœud P »), mais à un nœud E, c'est-à-dire à des énoncés qui comportent des éléments qui expriment la position subjective du locuteur.

Dans un récit à la P3, la reduplication introduit donc une dyscohérence énonciative dont joue la prose littéraire. Dès la fin du XIX^e siècle, certaines reduplications de marqueur discursif peuvent jouer le rôle d'embrayeur de DIL, chez Zola notamment :

(21) Hamelin le calma d'un geste. Si, si ! Il avait la foi. Seulement, il était pour le cours régulier des choses³⁵.

³¹ Queneau, *Odile*, Paris, Gallimard, 2002 [1937], p. 539.

³² Céline, *Rigodon*, Paris, Gallimard, 1991 [1961], p. 195.

³³ On a ôté des résultats Frantext les occurrences non iso-fonctionnelles comme « répondis-je... je ne sais comment ». Le corpus avant 1920 comprend 157 425 929 millions de mots, et 114 173 289 millions après.

³⁴ Alphonse Boudard, *La Cerise*, Paris, La Table Ronde, 1983 [1963], p. 200.

Mais vers les années 1950, la réduplication devient aussi, à elle seule, un embrayeur des points de vue des énonciateurs seconds. C'est semble-t-il Aragon qui a le premier exploité cette possibilité. Ainsi dans *Les Voyageurs de l'Impériale* :

(22) Il ne fallait pas songer à suivre la crête dénudée : ils se jetèrent à contre-pente sous les bois, où la progression vers le Nord n'était pas toujours facile, facile. Mais de temps en temps on trouvait un couvert plus touffu où l'on s'arrêtait pour reprendre haleine, plus ou moins à l'abri. Et puis, allez, allez, ça pleut moins, il ne faut pas s'attarder³⁶.

La première occurrence *facile, facile*, dans le récit à la P3, invite à percevoir le PDV (Rabatel 1998) du personnage. La deuxième occurrence *allez, allez* confirme le glissement : la réduplication du marqueur discursif, puis le présent et la rupture de registre (*ça pleut*) indiquent le passage au discours direct libre.

Aragon, par la suite, utilise régulièrement la figure comme signal de discours direct libre, comme ici avec un type de reprise-écho :

(23) J'en entends d'ici qui me diront, parenthèse parenthèse, on dit digression, d'habitude³⁷.

La figure suffit à marquer le discours direct et dispense de l'usage de ses ponctuels traditionnels. On voit ici l'aboutissement d'un mouvement parti de la fin du XIX^e, qui achève de faire de la figure un marqueur de style parlé, et par conséquent un embrayeur susceptible de signaler la prise de parole d'un locuteur.

À partir des années 1980 surtout, la figure entre aussi en jeu dans les formes mixtes du discours rapporté, notamment dans deux configurations :

- DD avec *que* :

(24) cependant que l'autre, tête versée en arrière au-dessus du fleuve bouillonnant (...), ne gargouillait plus que non, non, je vous en prie, non³⁸.

(25) Pendant ce temps madame La Porte hoche la tête pour dire que oui, oui, oui, c'est bien ça³⁹.

- DI avec réduplication :

(26) il se mit à lui expliquer que bleu, bleu, c'était vite dit, mais *quel* bleu d'abord⁴⁰ ?

(27) Charles fit signe que non, non, non, il refusait d'être ce mauvais alibi là.⁴¹

³⁵ Emile Zola, *L'Argent*, Paris, Bernouard, 1928 [1891], p. 259.

³⁶ Louis Aragon, *Les Voyageurs de l'Impériale*, Paris, Gallimard, 2001 [1947], p. 228.

³⁷ Louis Aragon, *Henri Matisse roman*, Paris, Gallimard, 1971, p. 150.

³⁸ Jean Echenoz, *Je m'en vais*, Paris, Minuit, 1999, p. 208.

³⁹ Monique Wittig, *L'Opoponax*, Paris, Minuit, 1964, p. 74.

⁴⁰ Jean-Luc Benzoglio, *Tableaux d'une ex*, Paris, Seuil, 1989, p. 66.

Ann Banfield a montré que la réduplication est en principe rebelle à l'enchâssement ; Laurence Rosier a parlé par la suite de « mariage impossible » pour ces formes hybrides du DR, qui, pourvues de « mots ou locutions qui attirent le dire du narrateur vers le dit du personnage (1999 : 152), renégocient la frontière entre discours et récit.

Reprise auto-dialogique

Enfin, les cas de reprise autodialogique du dit (type 4 de notre typologie), qui manifestent un conflit entre le locuteur et les termes qu'il a lui-même choisis, semblent également propres à la modernité qui caractérise l'après-guerre :

(28) Mais à vrai dire (à vrai dire !) je n'ai jamais été particulièrement résolu⁴².

(29) Tel sans cesse mal vu ni plus ni moins. Moins⁴³ !

La figure y souligne l'inadéquation permanente d'un discours en lutte contre lui-même, qui ne peut que revenir sur ses pas sans même se corriger. Les quasi-réduPLICATIONS qui comportent un *enfin* ou un *que dis-je* intercalaire, proches de ce type pur mais permettant une reformulation correctrice à droite, deviennent également plus courantes à partir de l'après-guerre :

(30) Mais ces filles seraient-elles là, si elles avaient deux sous, que dis-je deux sous, un sou d'ambition⁴⁴ ?

Ponctuation

A partir de 1950, l'invention concerne enfin la ponctuation. Les ratages sont volontiers déponctués, jusqu'à aujourd'hui :

(31) en faisant réparer - qu'en *essayant* de faire réparer - ce ce cette aberration⁴⁵,

ou marqués de tirets :

(32) Je ne – je ne me sentais pas malheureux⁴⁶,

au point que le marquage de la latence d'initialisation par les points de suspension peut sembler aujourd'hui démodé.

Les gloses spécifiantes, elles, peuvent s'accompagner de points ou de tirets :

(33) Quand ce n'est pas le soir c'est la nuit. Nuit d'hiver⁴⁷.

⁴¹ Anna Gavalda, *La Consolante*, Paris, Le Dilettante, 2008, p. 314.

⁴² Samuel Beckett, *Molloy*, Paris, Minuit, 1951, p. 41.

⁴³ Samuel Beckett, *Mal vu mal dit*, Paris, Minuit, 1981, p. 72-73.

⁴⁴ Louis Aragon, *Les Voyageurs de l'impériale*, op. cit., p. 526.

⁴⁵ Jean-Luc Benoziglio, *Tableau d'une ex*, Paris, Seuil, 1989, p. 259.

⁴⁶ Samuel Beckett, *Molloy*, op.cit., p. 26.

(34) des ciels bas – bas à tutoyer les clochers⁴⁸.

Cette créativité sur les ponctuations montre qu'un dernier type de réflexion est à l'œuvre touchant à la reduplication comme marque de style parlé : la langue littéraire prend en compte les données intonatives de l'oralité réelle et réfléchit aux moyens de les styliser dans l'écrit. Par l'invention prosodique, c'est ainsi la voix incarnée du locuteur que la figure cherche à prendre en charge de façon originale.

Conclusion

Le corpus constitué à partir de Frantext, même s'il est souhaitable de le systématiser, donne par le nombre d'occurrences collectées des indications fiables sur l'évolution typologique d'une figure emblématique de répétition, et permet de repérer des points de seuil dans son histoire, des zones de renouvellement et de création. Ces âges de la reduplication sont fortement corrélés à une histoire de la prose littéraire, en particulier dans les prétentions de celle-ci à styliser le français parlé. Par cette variation, se manifestent aussi les mutations d'un imaginaire de la langue parlée ; la figure offre ainsi un point d'observation, qui, pour être de faible empan, ne s'avère pas moins révélateur à cet égard.

On peut insister notamment sur trois types d'évolutions notables :

1. L'invention des sous-types suit un mouvement général qui va de la convention à la simplification syntaxique, puis s'achève dans la complexification énonciative. La longue période précédant l'autonomisation de la prose ne sollicite que la reduplication conventionnelle des marqueurs discursifs dans les textes dialogaux : il s'agit d'un tic, un signal de dialogue répétitivement pratiqué durant plusieurs siècles. À partir des années 1850, l'avènement des reduplications aspectuelle et intensive permet de souscrire à la perception de la langue parlée, souvent associée à la langue populaire, comme un doublet simplifié de la langue (Wolf 2003 : 55-57) : la reduplication est l'un des outils de cette simplification, parce qu'elle réduit le matériel lexical et défait les rapports d'incidence. À partir de 1920, les données énonciatives de la figure se complexifient : que ce soit dans la reprise-écho ou dans le marquage du point de vue, elle indique la superposition ou la confrontation de divers points de vue hétérogènes.

2. On peut avancer qu'au cours des deux derniers siècles, la figure travaille d'abord à des effets de sur-énonciation et qu'elle évolue globalement vers des effets de sous-énonciation. Ainsi, dans la reduplication de type 1 (confirmation) pratiquée dès le XIX^e, le locuteur ne fait que réaffirmer oppositionnellement son point de vue ; il manifeste une posture de sur-énonciation, c'est-à-dire une « expression interactionnelle d'un point de vue surplombant » (Rabatel 2004 : 9). Mais l'inventivité des années 1920 travaille à d'autres effets. Dans le marquage du DR ou du PDV, l'énonciateur se contente de prendre en compte les discours ou les points de vue autres, le plus souvent sans les dénoncer comme impertinents. Dans les types reposant sur l'autodialogisme (glose spécifiante et dédit), il s'oppose même à son propre discours. La rencontre des PDV conduit davantage à la construction de postures de co- ou de sous-énonciation, qui permettent la prise en compte

⁴⁷ Samuel Beckett, *Mal vu mal dit*, op. cit., p. 52. Il n'y a pas lieu d'écarter de notre corpus les reduplications après point (Watine 2012b).

⁴⁸ Nous empruntons à Salvan (2012) cet exemple tiré des *Champs d'honneur* de Jean Rouaud, et nous renvoyons à son analyse du tiret simple dans ce type de configuration.

dissensuelle ou non arbitrée de points de vue non co-orientés au sein du même discours. Le sujet énonciateur de la répétition est donc passé de la réaffirmation oppositionnelle de son point de vue au doute concernant la validité de celui-ci face à tous ceux qui peuvent lui être opposés. En cela l'évolution de la figure témoigne de l'aporie de la perspective unique dans un monde devenu multipolaire et complexe (Rabatel 2009).

3. Enfin, les âges de la figure révèlent aussi que la langue littéraire aborde de plus en plus frontalement le paradoxe de l'inscription de la voix (qui ne peut qu'être amuïe dans cette inscription même⁴⁹). Sa place dans le marquage discret du DR traduit la volonté d'inscrire la voix au sein du récit, en gommant les oppositions énonciatives et ponctuatrices qui séparent traditionnellement le niveau de la voix (dialogue) et celui de l'écriture (récit). Son rôle dans les formes mixtes du DR est également un signe de cette tentative de renégocier les frontières entre ces deux niveaux (Watine 2009). Le travail sur la ponctuation, enfin, déplace le problème : il s'agit de prendre en compte l'incarnation intonative de la voix au cœur de la matérialité même du texte.

La stylisation du parlé dans la prose littéraire semble ainsi évoluer vers la multiplication des lignes énonciatives et cognitives, la déprise de la certitude subjective et la prise en compte du corps parlant dans l'écriture.

BIBLIOGRAPHIE

- Authier-Revuz, Jacqueline (1995) : *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, coll. « Sciences du langage ».
- Barbérís, Jeanne-Marie (2005) : « Le processus dialogique dans les phénomènes de reprise en écho », in J. Bres, P.-P. Haillet, S. Mellet, H. Nølke et L. Rosier (dir.), *Dialogisme, polyphonie : approches linguistiques*, Bruxelles, DeBoeck/Duculot.
- Culioli, Antoine (1990) : *Pour une linguistique de l'énonciation, tome 1 : Opérations et représentations*, Paris, Ophrys.
- Dostie Gaétane (2004), *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs. Analyse sémantique et traitement lexicographique*, Bruxelles, De Boeck Supérieur « Champs linguistiques ».
- Dostie, Gaetane (2007), « La reduplication pragmatique des marqueurs discursifs. De là à là là » *Langue française* n°154, 2007, p. 45-60.
- Dostie, Gaétane (2008) : « La reduplication. De la constitution d'un corpus de français parlé au Québec à l'analyse sémantique de données authentiques », revue électronique *Texte et corpus*, n°3 / août 2008, p. 221-231, disponible sur http://web.univ-ubs.fr/corpus/jlc5/ACTES/ACTES_JLC07_dostie.pdf
- Florici, Franck et Mignon, Françoise, « Non non et no no en français et en italien : reduplication ou réitération ? », *Faits de langues : La reduplication*, n°29, 2007, p. 49-61.
- Hammer, Françoise (1997) : « Iconicité et reduplication en français », *Folia Linguistica*, n° 31, 3-4, p. 285-300.
- Jaubert, Anna (1990) : *La Lecture pragmatique*, Paris, Hachette.
- Jaubert, Anna (2005) : « Dialogisme et interaction épistolaire », in J. Bres, P.-P. Haillet, S. Mellet, H. Nølke et L. Rosier (dir.), *Dialogisme et polyphonie*, Bruxelles, DeBoeck, p. 215-230.
- Martin, Jean-Pierre (1998) : *La Bande sonore : Beckett, Céline, Duras, Genet, Perec, Queneau, Sarraute, Sartre*, Paris, Corti.
- Meizoz, Jérôme (2001) : *L'Age du roman parlant (1919-1939). Ecrivains, critiques, linguistes et pédagogues en débat*, Genève, Droz.
- Molinié, Georges, « Problématique de la répétition », *Langue française*, n°101, 1994.
- Philippe, Gilles (2009) : « Langue littéraire et langue parlée », in G. Philippe et J. Piat (dir.), *La langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, Paris, Fayard, p. 57-89.
- Rabatel, Alain (1998) : *La Construction textuelle du point de vue*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé.
- Rabatel, Alain (2004) : « L'effacement énonciatif dans les discours rapportés et ses effets pragmatiques », *Langages*, n° 156, décembre 2004, p. 3-17.
- Rabatel, Alain éd. (2008) : *Figures et point de vue*, *Langue française* 160.
- Rabatel, Alain (2009) : « L'homme a-t-il encore une perspective ? », *Communications*, n°85, 2009, p. 23-35.

⁴⁹

Sur ce paradoxe vocal, nous renvoyons aux travaux fondamentaux de Jacques Derrida, de Jacques Rancière, de Dominique Rabaté, et plus modestement à Rioux-Watine 2007.

- Rabatel Alain (2011) « La sous-énonciation comme stratégie de co-construction interactionnelle des points de vue », in Verine B., Détrie C. (dir.), *L'actualisation de l'intersubjectivité en discours. Hommages à Jeanne-Marie Barbéris*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 157-177.
- Richard, Elisabeth (2005) : « La répétition immédiate : un haut degré, mais de prise en charge énonciative », in *Les Marqueurs linguistiques de la présence de l'auteur*, D. Banks (dir.), L'Harmattan, 2005, p. 59-65.
- Richard, Elisabeth (2008) : « Mais que corrige la reformulation ? Le cas de structures avec répétition d'un même lexème », *La Reformulation. Marqueurs linguistiques – Stratégies énonciatives*, Presses Universitaires de Rennes, « Rivages linguistiques », p. 147-154.
- Richard, Elisabeth et Noailly, Michèle (2013), « Répétitions, relances et progression discursive », in E. Richard et C. Doquet (dir.), *Les représentations de l'oral chez Lagarce*, Paris, L'Harmattan, p. 135-155.
- Rioux-Watine, Marie-Albane (2007) : *La frontière et la voix. Sur Claude Simon*, Paris, Champion.
- Rosier, Laurence (1999) : *Le discours rapporté. Histoire, théories, pratiques*, Bruxelles, Duculot.
- Rouayrenc, Catherine ((2010) : *Le français oral*, 2 tomes, Paris, Belin Sup.
- Salvan, Geneviève (2012) : *Jean Rouaud. L'écriture et la voix*, Bruxelles, Academia Bruylant.
- Smadja, Stéphanie et Philippe, Gilles (2009) : « L'invention de la prose », in G. Philippe et J. Piat (dir.), *La langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, , Paris, Fayard, p. 323-343.
- Steuckardt, Agnès et Niklas-Salminen, Aino (dir.) (2005), *Les Marqueurs de glose*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence.
- Vion, Robert (2006) : « Modalisation, dialogisme et polyphonie », in Laurent Perrin (dir.), *Le sens et ses voix, Dialogisme et polyphonie en langue et en discours, Recherches linguistiques n° 28*, Université Paul Verlaine-Metz.
- Watine, Marie-Albane (2009) : « Les formes mixtes du discours rapporté dans le récit personnel : une paratopie vocale ? », in C. Lignereux et J. Piat (dir.), *Une langue à soi. Propositions*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2009, p. 281-302.
- Watine, Marie-Albane (2012a) : « La reduplication : une interprétation dialogique », in F. Calas, C. Fromilhague, A.-M. Garagnon et L. Susini (dir.), *Les Figures à l'épreuve du discours. Dialogisme et polyphonie*, , Paris, PUPS, p. 149-160.
- Watine, Marie-Albane (2012b) : « Répétition et progression discursive dans la prose de Samuel Beckett », in J. Piat, P. Wahl et Y. Chevalier (dir.), *Configuration et progression discursive dans la prose de Samuel Beckett*, Presses universitaires de Lyon, p. 149-169.
- Watine, Marie-Albane (2013) : « La reduplication et son contexte », in G. Salvan dir., *Figures et contexte, Le Discours et la langue n°4.2*, p. 61-73.
- Wolf, Nelly (2003) : *Le Roman de la démocratie*, Presses Universitaires de Vincennes.

Résumé

Les figures de répétition ont une vie propre, elles connaissent un avènement, et subissent des phénomènes de mode ou de désaffection. L'approche pragmatique a tout intérêt à tenir compte de cette historicité des formes et des fonctions de la répétition, qui détermine le cadre global d'effets spécifiques. C'est sur l'historicisation d'une figure et de ses différentes réalisations dans le discours littéraire que cette contribution met l'accent, en se limitant à l'étude de la reduplication, ou répétition immédiate et iso-fonctionnelle d'un quelconque segment textuel.

À partir d'un corpus original de plusieurs milliers d'occurrences constitué à partir de Frantext, elle montre que cette figure apparaît tardivement dans les textes littéraires, vers le milieu du XIX^e siècle, et qu'elle est liée aux expérimentations touchant à la stylisation du parlé. A partir de 1920, elle ne subit plus de changements quantitatifs dans son ensemble, mais elle évolue radicalement d'un point de vue typologique. Trois nouveaux sous-types de reduplication voient le jour et témoignent de la complexification énonciative d'une figure jusque-là cantonnée à des effets d'intensification. L'étude tente d'expliquer cette créativité typologique par des déterminations linguistiques, culturelles et esthétiques.

Mots-clés

Abstract. Reduplication throughout the ages

Figures of speech based on repetition have a life of their own, they experience a rise, they are subject to trends of fashion and may at times outdate ; the pragmatic approach has an interest to take into account this historicity of forms and functions, which determines the overall framework of specific effects. This contribution focuses on the typological evolution, in literary texts, of one particular figure called reduplication, defined as an immediate repetition of any textual segment with no grammatical function variation.

On the basis of an original corpus of several thousand occurrences constituted from Frantext, the study shows that reduplication spreads in the mid nineteenth century, and can be related to the stylisation of spoken language in littérature. Since 1920, it doesn't evolve quantitatively, but undergo some radical typological changes. Three new subtypes emerge that shows the enunciative complexity of a figure hitherto restricted to an effect of intensification. The study attempts to explain this typological creativity through linguistic and aesthetic determinations.

Key-words

Repetition – reduplication – épizeux – figures of speech – orality in literature